



POUR NOUS

CHRISTIAN PERNOUD

« UN SUSPENSE DE HAUTE VOLÉE ! »
LAURENT SCALESE

Christian Pernoud

Extrait de

Pour nous

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2024, Taurrada Éditions

Prologue

Manhattan, 11 février 2024

Andrea hurla. Elle attrapa mon poignet, baissa la tête, prit appui sur ses coudes et se redressa en fermant les yeux. La douleur lui ravageait le bas du dos, mais elle s'accrochait. Elle serra la mâchoire, inspira profondément, chercha son souffle, essuya ses larmes, et reprit son effort en plantant ses ongles dans ma chair. Elle me broyait les doigts, jurait, criait, et je l'encourageais. Et puis elle s'arqua subitement en poussant un râle avant de se relâcher tout aussi soudainement.

Le silence retomba.

Sa respiration retrouvait un rythme normal. Elle balaya d'un revers de main la mèche de cheveux qui lui masquait la vue et fixa la vie qui s'agitait au pied du lit.

J'accompagnai son regard pour contempler notre bébé. L'équipe médicale nous observait. La sage-femme me confia le soin du premier bain. Elle

m'assura que ce serait un plus, une fois à la maison. Je la laissai dire, conscient qu'il n'y en aurait pas d'autres, et m'exécutai maladroitement.

Une fois terminé, je serrai ma fille contre moi. Ses yeux s'ouvrirent. Elle me sourit. Je murmurai son prénom, Fanny, en m'imprégnant de son odeur. Andrea tendit les bras. Je la déposai délicatement sur son ventre encore trempé de sueur. Les doigts minuscules s'enroulèrent autour de mon index.

« Je dois m'en aller », dis-je tristement.

De mon pouce, je dégageai à regret l'adorable petite main.

« Tu pars déjà, Matt ? » me demanda Andrea.

Je ne répondis pas.

« Tu vas où ? » insista-t-elle sur un ton de reproche.

Je franchis le seuil de la porte et m'arrêtai. La culpabilité me rongait. Je me retournai.

Andrea me fixait, perplexe. Fanny s'endormait déjà sur sa poitrine.

« Je t'aimerai toujours », lui dis-je en guise d'adieu avant de tourner les talons.

*

Une heure plus tard, on avait sonné à ma porte.

Un accord nous liait mon visiteur et moi depuis la disparition de Larry. Avec la naissance de Fanny, il était arrivé à son terme.

Silencieux, le jeune homme palpait nerveusement la rougeur qui apparaissait sous sa barbe naissante.

Le hurlement des sirènes et des klaxons remontait depuis la rue, quinze étages plus bas. Le soleil filtrait à travers la baie vitrée entrouverte. La végétation ondulait sur la terrasse. Je jetai un coup d'œil à l'enveloppe posée en évidence sur la table basse.

C'était maintenant. Maintenant ou jamais !

L'adrénaline m'irradiait le bas du dos.

Je comptai mentalement.

Un. Deux...

Ne pas réfléchir. Et en finir !

Trois !

Pas le choix. Je devais protéger les deux femmes de ma vie.

Je bondis sur la terrasse.

Franchis le parapet.

Et sautai !

*

***The New York Times*, édition du 12 février 2024**

Les fans de la série *Manhattan Corruption* sont en deuil depuis le suicide de Matthew Rice survenu hier après la naissance de sa fille. La disparition quasi simultanée de Larry Simmons, coscénariste de la série, laisse

envisager que la saison en cours de tournage sera la dernière. Pourquoi Matthew Rice s'est-il donné la mort alors que tout lui souriait ? Qu'est-il arrivé à Larry Simmons ? Ces questions, pour l'heure, restent sans réponses. Les obsèques de Matthew Rice...

I

Nous

1

Seize mois plus tôt

La vie est une succession de revirements inattendus. Une pièce de théâtre au scénario sournois, s'amusant à multiplier les surprises. Andrea m'apparut pour la première fois à l'angle de la 57^e Rue et de la Sixième Avenue. Je rentrais d'un footing matinal. Un ballet désordonné de feuilles aux couleurs chatoyantes virevoltaient au-dessus du Gapstow Bridge sous un souffle glacé. Je rejoignais mon appartement pour me glisser sous une douche bienfaitrice, quand elle me lança :

« S'il vous plaît ! Vous savez où se trouve le Starbucks ? »

Un bonnet de laine rouge couvrait ses cheveux soyeux. Je remarquai le grain de beauté sur sa joue, la petite cicatrice en forme d'éclair qui s'agitait sur son menton quand elle parlait. Je me souviens de tout. De la peinture écaillée sur la bouche d'incendie au bord du trottoir. Du cycliste

qui adressait un majeur arrogant au chauffeur de taxi furieux. De l'agitation qui grondait autour de nous.

« Ça dépend ! » lui répondis-je.

Le « 1 Hotel » s'élevait derrière elle. Les passants nous frôlaient comme des figurants coupant le champ d'une caméra. Elle inclina délicatement la tête et écarquilla les yeux.

« De quoi ? »

– De celui que vous cherchez ! »

Elle sautillait sur la pointe des pieds, impatiente, en scrutant la circulation paralysée en haut de l'avenue.

« Il y en a un juste à côté... relança-t-elle. Celui de la Sixième Avenue ! Je devrais le voir. Sauf qu'il n'est pas là. »

Une camionnette masquait l'établissement sur le trottoir opposé.

« Il est derrière l'estafette. » Je tendis un doigt pour le lui indiquer. « Vous y êtes presque ! »

Ses épaules s'affaissèrent. Elle se frotta les mains énergiquement avant de souffler dessus pour se réchauffer.

« Génial ! Je rêve d'un bon café. Celui de l'hôtel était infect. »

Elle dégageait une fraîcheur exotique. Son regard, sa façon de s'exprimer, tout paraissait vrai, spontané.

« Vous avez dormi où ? »

– Au Wellington !

– Mauvais café ? »

Elle me contempla comme si je venais de prononcer une énormité. Je me refroidissais, mais sa présence occultait tout le reste, y compris les nuages menaçants qui s’installaient au-dessus de la ville.

« De la flotte noirâtre, du jus de chaussette... C’est tout ce qu’ils servent au petit déjeuner avec un jus d’orange insipide !

– Vous n’êtes pas d’ici ? » demandai-je pour en apprendre plus sur elle.

Elle se mordilla les lèvres.

« C’est aussi évident ? »

Je haussai les épaules et lui souris.

« L’hôtel m’a aiguillé. Vous y avez dormi. J’en déduis que vous venez d’ailleurs. Et puis il y a un Starbucks juste en face du Wellington. Vous le sauriez si vous étiez du coin ! »

Je la vis avec regret consulter sa montre. Elle ne portait pas d’oreillette et ne jetait pas de coups d’œil à un écran. Il émanait d’elle une vitalité brute. Andrea était un ovni propulsé au cœur de New York.

Elle releva la tête et souffla en écartant les bras.

« Alors je l’ai loupé... lança-t-elle. Je vais devoir y aller... Un bon café pour une bonne journée ! C’est ce qu’on dit chez moi. » Elle tendit un doigt en direction du Starbucks et leva le pouce. « Là-bas... C’est noté. Merci pour l’info. »

Ce fut tout. Elle n'ajouta rien. Mon inconnue me tourna le dos sans autre formule de politesse. Elle s'apprêtait à traverser la Sixième Avenue pour disparaître comme elle m'était apparue.

Subitement.

Je ne connaissais pas son prénom et pourtant son énergie et sa spontanéité me manquaient déjà. Je traversai la rue et me traitai de fou tout en franchissant la porte du Starbucks. Que penserait-elle en me voyant débarquer ?

Elle tapotait des pieds au rythme d'un air de jazz au fond de la salle, les mains serrées autour d'un gobelet. Son regard vagabondait sur la Sixième Avenue. Personne ne prenait le temps de s'asseoir pour déguster un café. Andrea la distraite venait d'une autre planète. Je commandai un americano et la rejoignis la boule au ventre. Elle remarqua mon approche du coin de l'œil et me considéra, surprise.

« Vous ne couriez pas ? »

J'hésitai à lui avouer la vérité au risque de l'effrayer.

« C'est ce que je fais tous les jours à la même heure. Je chausse mes baskets et j'enchaîne les kilomètres autour de la prairie aux moutons...

– De la prairie aux moutons ? s'étonna-t-elle.

– C'est le nom qu'on donne au parc ici... pour son passé.

– Et ce matin ? Vous voilà au Starbucks à consommer le moins exotique des cafés proposés sur la carte plutôt que de prendre une douche. Parce que c'est ce que vous vous apprêtiez à faire, pas vrai ?

– Vous êtes perspicace. »

Elle avala une gorgée de son expresso. Une ride se forma entre ses yeux.

« La question que je me pose c'est... dois-je avoir peur ?

– De quoi ? m'inquiétai-je.

– Eh bien... Vous me suivez, non ? »

Elle me fixait en attendant une réponse rassurante. Je me sentais intrusif, ridicule et emprunté.

« En vous voyant disparaître tout à l'heure, je me suis dit : voilà une fille différente des autres. J'ai pensé "ne la laisse pas filer ou tu le regretteras". Et comme je suis irrésistiblement sexy dans cette tenue, short informe, jambes violacées... je n'ai pas hésité à vous rejoindre. »

Elle me contempla avec gravité. Mon ventre se contracta. Et puis elle sourit.

« Sexy ? »

J'ouvris les mains pour acquiescer.

« Absolument, c'est le mot, sexy !

– Ah ah ! On m'avait prévenue. Une ville loufoque... Des habitants désinhibés...

– Vous n’avez pas chaud avec votre bonnet sur la tête ? » la coupai-je.

Elle leva les yeux comme si elle ne le remarquait que maintenant.

« Non... Mais bien essayé. Ne faites pas diversion ! Ici ou ailleurs, on ne s’attable pas avec des inconnus...

– Mon charme naturel me l’autorise ! »

J’avalai une gorgée de mon americano.

« Il est fade, non ? »

Je haussai les épaules pour lui signifier que c’était sans importance.

« Il l’est... Écoutez, la question peut paraître abrupte, mais... D’où venez-vous ? »

Ses yeux s’agrandirent.

« Vous alors... Vous êtes le roi du contre-pied. Je viens d’un monde éloigné du vôtre.

– Pourquoi l’affirmer ? Vous ne savez rien de moi. »

Elle sirotait son café sans me quitter du regard.

« Alors ? insistai-je. Vous paraissez si sûre de vous ! »

Elle reposa son gobelet, un sourire aux lèvres.

« Facile ! Je vous observe. Central Park, footing matinal. Une bonne hygiène de vie. Un manque évident de soleil (elle me fit un clin d’œil), j’imagine que vous passez vos journées à jouer avec des millions qui ne vous appartiennent pas... À faire des tours de passe-passe avec... Enfin, quelque chose dans le genre.

– C'est un peu cliché, non ? »

Elle faisait tourner son café du bout des doigts.

« Vraiment ? Je me trompe ? s'intéressa-t-elle.

– Vous d'abord. Vous ne m'avez pas répondu, m'amusai-je. D'après votre accent je dirais, côte ouest... Tout en bas. »

Elle consulta sa montre.

« Je vais devoir y aller. Désolée de ne pas prolonger cette conversation. » Elle marqua un temps d'arrêt avant d'ajouter : « On m'attend... Et je ne peux pas me permettre d'être en retard.

– Qui ? »

Elle sourit. J'aimais l'intensité nouvelle qui brillait dans ses yeux.

« Dites, vous ne seriez pas en train de me draguer ? »

Je tournai les paumes face au ciel.

« J'en ai bien peur ! Vous me laisseriez prolonger cette discussion plus tard ? Histoire d'apprendre d'où vous venez... Et qui mérite que vous m'abandonniez déjà.

– C'est une journée importante. Je dois être à l'heure. »

Que faisait-elle à New York ? Combien de temps y resterait-elle ? Était-elle célibataire ?

« Un entretien d'embauche ? risquai-je.

– Oui... Et une série de tests idiots à passer, j'imagine.

– La banque ? »

Elle éclata de rire.

« Ça non ! J'ai déjà du mal à gérer mon compte, alors...

– Laissez-moi deviner ! »

Elle se leva et remarqua ma déception.

« Je dois vraiment m'en aller... »

Elle respirait la vitalité de ceux qui côtoient les grands espaces. Un joyau brut. Voilà ce qu'était Andrea. Ses lèvres charnues se déformaient délicieusement sur le côté quand elle parlait.

« Ce soir ? risquai-je. Devant votre hôtel ? Je veux dire, si vous êtes curieuse vous aussi. »

Elle ramassa son petit sac à dos et hésita...

« Vous ne lâchez rien, vous ! OK, 18 heures en bas du Wellington. Je me lèverai tôt demain pour rentrer chez moi, alors soyez à l'heure.

– Déjà sur le départ ?

– Oui ! »

Elle s'apprêtait à s'en aller vers son rendez-vous.

« Comment vous appelez-vous ? » lançai-je précipitamment.

Elle s'arrêta et se retourna.

« Andrea. Et vous ?

– Matthew. Matt pour la plupart des gens... Bonne chance pour votre entretien, Andrea.

– Enchantée, Matthew. Et merci ! Parce que je vais en avoir besoin. »

Elle me fit un clin d'œil et s'éclipsa.

Mon regard ne la quitta pas jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans la foule. Je me surprénais à rêver

que nous écrivions les premiers mots d'une belle
histoire.

« Quelque chose déconne, Matt ! »

Larry piétinait nerveusement la moquette de mon bureau. Nous nous connaissions depuis toujours. Larry Simmons et Matthew Rice. Deux gamins à la réussite fulgurante issus d'une banlieue du New Jersey. Larry le cartésien, Matt le rêveur. Un duo indissociable de scénaristes marginaux éloignés de la frénésie d'Hollywood. Nos séries fonctionnaient et notre carnet de commandes ne désemplassait pas. Nos rôles, définis naturellement, ne créaient pas de problèmes d'ego. J'écrivais le premier jet. Il prenait la main pour affiner les intrigues. Il vérifiait tout : le rythme, la cohérence, la faisabilité liée aux contraintes budgétaires de la production. Il effectuait les recherches nécessaires aux thèmes que nous abordions au fil des épisodes. Un travail minutieux sur les armes, les lieux, le droit... Il mettait sa patte sur les dialogues, qu'il maîtrisait mieux que moi. La fin nous appartenait à tous les deux. Nous relisions

ensemble les scénarios et débattions des changements à opérer, avant de rendre nos copies aux producteurs. Une méthode de travail rodée par des années de complicité.

Il arpentait la pièce le regard fixé au sol.

« Quoi ? Qu'est-ce qui cloche ? » demandai-je.

Il redressa la tête, écarquilla les yeux et écarta les bras.

« Quoi ? Tu ne remarques rien ? »

Je haussai les épaules.

« Tu débarques dans mon bureau sans prévenir. On doit rendre une copie dans dix jours, alors non. Je suis concentré sur notre *deadline*, le reste n'existe pas. »

Je pensai en moi-même que c'était faux. Une jeune femme venait de faire irruption dans ma vie.

« Que devrais-je voir ? » ajoutai-je.

Il passa une main dans ses cheveux, un tic qui revenait à chaque fois qu'il se sentait stressé.

« Le monde déconne... Il n'a jamais tourné rond, on le sait, toi et moi. Les guerres, les épidémies, les religions, les crises économiques... Si l'enfer existe, il prend naissance ici-bas. Jusqu'ici, on s'en est amusés. Après tout, c'est notre gagne-pain... »

J'acquiesçai en attendant la suite.

« Développe... »

Il repassa la main dans sa chevelure blonde que je jalousais à l'adolescence. Mi-longue, lisse, qui

lui donnait l'allure d'un surfeur californien alors qu'il n'avait jamais posé les pieds sur une planche.

« Vraiment ? Rien ne t'a interpellé ces derniers temps ? » insista-t-il.

Je lui répondis que non d'un mouvement las de la tête. Il m'observa en silence et me tourna le dos pour plaquer son front contre la baie vitrée en soufflant. Je m'abstins de lui demander de ne pas le faire, de dire que ça laissait des traces sur les vitres et que ma femme de ménage allait me reprocher de ne pas respecter son travail.

« Tout déconne depuis toujours... un peu plus, un peu moins. C'est cyclique. Dis-moi ce qui te tracasse, parce qu'on a du boulot », m'agaçai-je.

Il se détacha de la vitre et recula lentement. Je comptai ses pas malgré moi. *Un, deux...* Il s'arrêta au troisième sans se retourner, en gardant les yeux rivés sur le ballet des feuilles, au-dessus des allées du parc.

« Je vais arrêter, Matt... C'est pour cette raison que je suis là. Pour t'en informer ! Pour que tu ne sois pas surpris. Je vais prendre du recul... »

J'accusai le coup en contemplant sa longue silhouette, à contre-jour. Nous avions grandi à Clifton et nous ne nous étions jamais quittés. Nous devons notre réussite à mon culot. Il *me* la devait, bien que nous n'ayons jamais abordé le sujet.

« Pourquoi remettre en cause un ordre établi ? risquai-je, sans me laisser emporter par la passion.

C'est une mauvaise idée, Larry. Tout roule pour nous. Pourquoi prendre le risque de tout perdre ? Qu'est-ce qui mérite de tout abandonner ? Je t'ai toujours vu écrire. C'est en toi. Comment peux-tu vouloir arrêter ?...

– C'est pas le problème, me coupa-t-il. De toute manière, tu peux continuer sans moi. »

Je pensai que c'était faux. Nous formions une équipe. Sans son regard, j'étais perdu. C'était notre façon de fonctionner. Les idées venaient de moi. Le canevas parfait, la dynamique, les dialogues et les recherches lui revenaient.

« Tu ne peux pas tout planter d'un coup. Nous nous sommes engagés. Et j'ai besoin de toi.

– Je suis désolé, Matt. N'insiste pas. Tu t'en sortiras très bien. C'est pas comme si nous démarrions. Tu t'es fait un nom. Tes histoires sont bonnes. Tu trouveras les bons réglages. Tu m'as suffisamment vu bosser pour te passer de mes services. Tu sais comment faire. Il te faudra peut-être du temps, mais tu y arriveras. Et tu le sais.

– Merde ! Qu'est-ce qui te met dans cet état ? Qu'est-ce qu'il t'arrive ? »

Il fit demi-tour et me fixa longuement.

« J'ai peur, Matt !

– De quoi ? insistai-je.

– Il se trame quelque chose. C'est sous-jacent... C'est là, devant nous. Et pourtant ça nous échappe... On écrit nos petits divertissements alors que tout se craquelle autour de nous. Je n'arrive plus à l'ignorer et ça me rend dingue.

– Mais de quoi parles-tu ? »

Il leva les mains au ciel.

« Difficile à exprimer... C'est comme un boulon qui se dévisse lentement sur un engin lancé à pleine vitesse... des milliards de personnes y sont embarquées. Tu entends les vibrations et tu ne parviens pas à en identifier l'origine. Tu sais que tout va céder si personne ne resserre le fichu écrou et tu es le seul à y prêter attention. Tes amis s'amuse à bord comme si de rien n'était. Tout est sur le point de craquer ! Et tu es le seul à t'en soucier ! »

Je me levai, contrarié.

« Tu pressens quelque chose. OK, pas de souci ! Accorde-toi quelques jours... Mets le doigt sur ton foutu problème. Ensuite, tu reviens et tu te remets en selle. Tu ne peux pas planter notre public et nos engagements ! Tu dois écrire ! » lui dis-je égoïstement sans m'intéresser à ses préoccupations.

Ses épaules s'affaissèrent.

« J'ai besoin de temps. De beaucoup de temps... Je suis sérieux, Matt. C'est grave. Je dois faire des recherches. Le sujet passionnera nos clients, même si ce n'est pas de la fiction malheureusement. Crois-moi ! »

Je me tassai sur mon siège.

« Tu es en train de m'annoncer que c'est terminé, lançai-je. Que toi et moi, on ne bossera plus ensemble. C'est ce que je dois comprendre ? Que

tu es prêt à t'asseoir sur des années de succès pour chasser le moustique qui te tourne autour ? »

Il sourit et posa un genou sur son fauteuil, comme il le faisait quand nous étions gamins.

« Ne t'inquiète pas pour les traites de ton appartement. Tu t'en sortiras très bien sans moi. La plupart de nos chantiers sont avancés. J'ai fait ma part. Tu finaliseras seul. De toute façon, tu as toujours le dernier mot sur la version finale. Nos contrats seront honorés. Il n'y a pas le feu à la baraque. Tu développeras les futurs projets sans moi. Ça devait arriver un jour. Ne m'en veux pas. Je ne veux plus tricher. Je n'y arrive plus. J'ai besoin d'autre chose. Et le moustique qui me tourne autour, comme tu dis, il faut que je m'en débarrasse. »

Une petite voix me susurrant que ma contrariété m'interdisait de m'intéresser à ce qui le tracassait. Mais c'était plus fort que moi.

« On passe notre vie à divertir les gens. C'est utile. Des millions de spectateurs s'évadent grâce à nous, ripostai-je.

– Tu te trompes... Ils s'égarerent. Et nous en sommes responsables. Nous contribuons à masquer tout ce qui se dégrade. La société se perd dans nos divertissements. Elle est gavée de séries addictives et de réseaux sociaux aux informations ciblées. Réveille-toi, Matt. Tout est faux. »

J'étais abasourdi et ne tentai pas de le convaincre d'oublier sa lubie. J'espérais secrètement qu'elle serait passagère.

« Comme tu voudras... Fais-le ! dis-je à regret. Prends le temps qu'il te faut. »

Il leva les yeux au plafond et tendit les bras en l'air.

« Alléluia ! »

Je le sentis libéré. Il me tendit une clef.

« C'est celle de mon appartement, reprit-il sérieusement. Garde-la. »

Je le regardai sans comprendre.

« Pourquoi me la donner ? Tu t'en vas ? »

Il lâcha un long soupir.

« Pour que tu l'aies. Il est probable que je bouge. Mes notes sont dans mon bureau. Tu les trouveras chez moi si je devais m'absenter. »

La clef tournait entre mes doigts.

« Tu penses disparaître ? »

Il frappa dans ses mains et se redressa d'un coup en ignorant ma question.

« Tu as tout ce qu'il te faut pour bosser. Passe chez moi si tu en as besoin. »

Il regarda sa montre et me serra brusquement dans ses bras. Il ne l'avait pas fait depuis le décès de ses parents.

« Merci de me laisser libre, frerot. Et garde en tête que quoi qu'il arrive, tu ne dois pas te faire du souci pour moi. Je sais ce que je fais.

– Tu n'as pas une idée de ce que c'est ? Je veux dire, le sujet de ton investigation... finis-je par m'inquiéter. Tu as un point de départ sérieux ? »

Il posa les mains sur mes épaules et recula pour me contempler.

« Bien sûr que oui... Si je vois juste, ma découverte fera des vagues. Crois-moi, moins tu en sais, mieux c'est. Je ne veux pas te créer de problèmes. »

Je restai interdit. Il me lâcha, m'embrassa et quitta l'appartement sans rien ajouter.

J'accusai le coup. J'aurais dû le rattraper, le cuisiner pour qu'il m'en apprenne plus. Mais mon égoïsme, lié à la violence de son annonce et de ce qu'elle impliquait, m'en empêchait. Il semblait sûr de lui en me quittant. Tout l'inverse de ce que je ressentais.

Je m'approchai de la fenêtre contre laquelle il s'était appuyé quelques minutes plus tôt. Le ciel tourmenté brassait des nuances de gris. Ses dernières paroles prenaient du sens après son départ : « J'ai peur, Matt. » Je regrettais de ne pas avoir insisté pour en apprendre plus.

Larry avait fait une découverte.

Il voulait me protéger.

De quoi ? Je n'en avais aucune idée.

Fin de l'extrait



**ROMAN
EN VENTE ICI**

